Document generated on 07/17/2025 2:10 p.m.

L'Inconvénient

Le barbarisme ordinaire

Olivier Maillart

Number 64, Spring 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82371ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Maillart, O. (2016). Le barbarisme ordinaire. *L'Inconvénient*, (64), 54–56.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE BARBARISME ORDINAIRE

Olivier Maillart

C'est devenu l'une des choses les plus difficiles au monde : réussir à vivre une journée, une seule petite journée, disons une quinzaine d'heures de veille au maximum, sans entendre une seule fois malmenée la langue française. Essayez et vous verrez. Le réveil sonne, vous écoutez la radio en mangeant votre petit-déjeuner, et déjà vous êtes assailli. « Encore un siècle de journalisme, et tous les mots pueront », écrivait Nietzsche il y a plus d'un siècle. Je n'ose pas imaginer le nom qu'on devrait donner à leur état actuel… On ne peut même plus se servir de *nauséabond*, à présent breveté pour ne désigner que la pensée méchante (soit, par les temps qui courent : a) réactionnaire ; b) raciste ; c) nazie ; d) la réponse *d*). Ce ne sont plus qu'approximations, constructions syntaxiques inventives, certes, mais hasardeuses, barbarismes en tout genre et autres anglicismes qu'on ramasse à la *shovel*.

Je n'en ferai pas le relevé, parce que la mode s'en charge déjà, de Renaud Camus (auditeur masochiste de Radio France, qui publie toutes les fautes de français qu'il y entend dans son *Journal*, avec une sorte de joie mauvaise – assez communicative, il faut bien l'admettre) au merveilleux site Internet intitulé *Bescherelle ta mère*, dont les recensions vont des copies d'élèves aux enseignes de magasins en passant par les bandeaux de chaînes télévisées d'information continue. Le festin d'horreurs est général, la bêtise ne prend pas de vacances, les perles s'enfilent – à la pelle sans doute, elles aussi.

Allez, quand même, parce que je sais bien que sinon vous allez me reprocher de parler dans le vide (et puis c'est aussi pour me défendre par avance de la horde des « experts », qui lancera sa charge habituelle : « mais on a toujours parlé comme ça », « le français ne doit pas se figer comme une langue morte, mais se réinventer chaque jour », « d'ailleurs le niveau monte », « vous ne seriez pas un peu nazi, des fois ? », etc., etc.). Commençons, parmi les récentes trouvailles du monde journalistique, par l'emploi inattendu de l'adjectif *interdit* : ce ne sont plus des migrants à qui l'on aurait interdit d'entrer en Hongrie, mais qui sont bien *interdits d'entrer*, voire *interdits* tout court ! Un peu comme la célèbre (et rigoureusement impossible du point de vue logique et linguistique) « pelouse interdite » des parcs publics… C'est à vous laisser sans voix.

La SNCF et la RATP préfèrent de beaucoup la merveilleuse locution *suite à* : *suite à un incident technique*, *suite à un incident voyageur*, *suite à un mouvement social*, etc. *Suite à* peut d'ailleurs être rejoint par son bon camarade *dû à*, et l'autre jour on pouvait entendre cette annonce pour le moins rocambolesque à la gare Saint-Lazare : « Votre train circule avec un retard de X minutes, suite à un retard dû à la présence d'individus dans les voies. » Ne me demandez pas comment ces individus étaient parvenus à entrer *dans* les voies, je ne peux pas vous répondre (je ne peux qu'imaginer des créatures proches du T1000 de *Terminator 2* : celui qui est composé d'une sorte de métal en fusion). Tout juste puis-je vous dire que c'était *suite à du dû*. Vous voilà bien avancés.

Un petit dernier pour la route ? D'accord, mais c'est le dernier. Une sorte d'ennemi personnel, car il fait beaucoup de dégâts dans la jeunesse (mon public), chez les artistes, partout. C'est le fameux *ressenti*. Le terme même, déjà, est atroce. Il est bien entendu inutile (on dispose déjà de mots comme *expérience*, *sensation* ou *impression*). Il aime à se combiner avec d'autres horreurs (« bah, euh, c'est mon ressenti au niveau du vécu, s'tu veux, quoi »). Et il a ses fans, bien

sûr, dont la connerie satisfaite dégouline de toute la moraline sentimentaleuse attendue. Ainsi, je lis sur une page Internet entièrement à lui consacrée que *ressenti* désigne « le rappel au présent de son propre soi ». Comme quand on se coince le doigt dans une porte ?

On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Comme je le disais plus haut, ce n'est pas difficile. Ce qui l'est, c'est plutôt de passer une journée en slalomant entre les embûches orthographiques, syntaxiques, ponctuatiques et conjugatoires. À moins de s'enfermer dans une pièce obscure, d'éviter le monde et d'éloigner toutes les voix qui viennent quotidiennement nous polluer l'esprit, un peu comme le Funes de Borges (celui qui se souvient de tout, ou plutôt qui ne sait pas oublier), dont nous sommes d'une certaine manière les tristes héritiers : car, de fait, comment *oublier son ressenti, suite à avoir été interdit ?* À part la mort, je ne vois pas.

Il faut dire que l'exemple vient *d'en haut* – et c'est sans doute là le plus inquiétant. Certes, on peut difficilement imaginer une maison qui s'effondre en laissant son toit flotter magiquement dans les airs, sinon dans un dessin animé de Tex Avery. Le plus souvent, le mouvement est général, surtout lorsqu'il s'agit de l'attraction terrestre – ou de la débâcle linguistique – et tout croule en même temps.

Ainsi, en France, depuis un demi-siècle, chaque président de la République s'acharne à nous faire regretter son prédécesseur. Depuis quelques années, cela tient presque de l'exploit. Qui pouvait imaginer qu'on regretterait un jour Chirac ? Et Sarkozy ? Pourtant, à force de descendre… Ainsi de François Hollande, ignare replet, content de lui, petit stratège corrézien dont la bonhomie de façade cache mal l'inaptitude totale à diriger un pays, voire simplement à désirer œuvrer pour le bien commun (même si, pour sûr, c'est un *homme honorable*, comme dirait l'autre…). Enfin, si seulement il ne s'agissait que de cela ! Mais c'est qu'il arrive à parler encore plus mal que son prédécesseur. Impossible, me direz-vous. Malheureusement, dans ce domaine comme dans quelques autres, *impossible* n'est pas français.

Son goût pour les anaphores est devenu légendaire (« Moi, président… », *ad libitum*), ses incontrôlables redoublements du sujet sont proverbiaux (« la France, elle est un grand pays… », « le courage politique, il est là… »). Quant aux acrobaties syntaxiques… Rien pourtant ne laissait deviner autant de souplesse dans ce corps grassouillet. On pourrait de nouveau multiplier les exemples, pour le seul plaisir de se faire mal. Mais… pourquoi le faire ? Pourquoi s'infliger un homme qui dit de la triste photo du petit Syrien mort sur une plage turque que « c'est une interpellation à l'égard de la conscience européenne » ? Un orateur qui conclut la même déclaration avec toute l'absence de volonté dont il est capable, par cet incroyable pâté : « Nous avons la responsabilité de faire en sorte qu'une solution politique puisse être trouvée. » Mais, mais…

On avait eu, avec François Mitterrand, *le coup d'État permanent* (c'est le titre d'un de ses ouvrages les plus fameux, très critique à l'égard d'institutions républicaines dont il sut fort bien s'accommoder une fois arrivé au pouvoir). François Hollande, c'est *le coup d'État syntaxique permanent*. On ne sait jamais dans quel état il vous rendra la langue française une fois qu'il s'en sera servi. C'est tantôt un chewing-gum, tantôt un paillasson. Une chose est sûre, ça n'est jamais très propre.

Quand on pense que ce bonhomme de neige perpétuellement en train de fondre dispose d'une armada de conseillers en communication (de « communicants », ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes), et d'aucun orthophoniste ! Lui qui, par tant de traits, nous rappelle le Bourgeois gentilhomme a sûrement les moyens de se payer les services d'un « maître de philosophie » qui lui apprendrait, choses admirables, que « l'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un *O* » quand on en prononce un, et que l'*R* est « une manière de tremblement ».

Seulement voilà : Monsieur Jourdain était ridicule, mais quand il découvrait que depuis tant d'années il faisait de la prose sans le savoir, il le disait fort joliment. Hollande, lui, parle une langue qui ressemble à du français avalé à la va-vite puis vomi, puis ravalé, et vomi encore. Tout cela sans jamais donner le sentiment qu'il a tellement conscience de ce qu'il fait, ni de la position officielle qu'il occupe.

Comme je suis plutôt du genre désespéré, mais que j'aime bien être accompagné dans mon malheur, je discute du problème avec un ami qui me fait la remarque suivante : le discours de Hollande, son français d'après la fin de la France (peut-être même du monde), sa médiocrité démesurée (même dans la médiocrité, la démesure est possible, et Hollande semble bien capable de tous les excès dans ce domaine), sont l'expression exacte de ce qu'est devenu le pays. Quand la France est celle de juin 1940, son verbe est celui du général de Gaulle. Quand elle est celle de 2015, elle ne trouve rien d'autre, pour se dire, que les bredouillements fautifs d'un président « normal ».

Je m'explique : dans de nombreuses villes de France, un monument célèbre le discours fameux, prononcé à Londres, du 18 juin 1940. C'est un discours qui parle d'espoir et de combat, où l'on peut notamment lire ces lignes : « Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi. / Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. »

Malgré des décennies d'enseignement de l'ignorance (« le vieux projet de la suppression de l'ignorance s'est transformé en *suppression de l'ignorance dépourvue de diplômes* », écrivait plaisamment Debord il y a quelques décennies) et de haine de soi, il est peu de Français qui ne sentent encore leur cœur se soulever, leur âme vibrer à la lecture de ces lignes. Ce fut sans doute l'un des derniers moments où l'épique était encore, pour nous, Français, en tant que peuple, en tant que communauté, un mode possible du discours et donc de l'action politique, ce dont de Gaulle comme son futur ministre André Malraux étaient parfaitement conscients. Quand Hollande constate avec gravité que « le monde, il est pas facile, et parfois il est pas gentil » (c'était le 19 mai 2015 à Carcassonne,

LIBRAIRIE

PANTOUTE

Librairie indépendante agréée

Saint-Roch
286, rue Saint-Joseph Est
Québec, Québec G1K 3A9
Tél. : 418 692-1175

Vieux-Québec
1100, rue Saint-Jean
Québec, Québec G1R 1S5
Tél. : 418 694-9748

www.librairiepantoute.com

je le précise, parce qu'après les gens vont croire que j'invente, par pure méchanceté), qu'exprime-t-il donc comme vision politique ? À quel peuple pense-t-il s'adresser ? Et que nous révèle-t-il de l'état de la France lorsqu'il déclare, après les attentats de novembre dernier : « La République, nous voulons l'investir de toute la force nécessaire qu'appelle ce contexte nouveau de guerre, pour lui permettre d'éradiquer dans le respect de nos valeurs le terrorisme et sans rien perdre de ce que garantit l'État de droit… » ?

Il y aura, bien sûr, des gens pour le défendre. Pour m'expliquer que l'honorable Corrézien ne fait que mettre la France à son véritable niveau. Bas les masques, fini de rire, défense de rêver. Provincialisme, médiocrité, effondrement linguistique, *e la nave va*. Et je comprendrais qu'il y ait pas mal de gens de par le monde à qui cela fasse plaisir, même si je ne suis pas sûr que ce soit une si bonne nouvelle – pour le monde, j'entends, bien au-delà de la France.

C'est que le niveau de langue d'une nation et de ses dirigeants nous dit quelque chose de sa santé en tant que corps politique. Pour qu'il y ait *cité*, au sens grec, il faut qu'il y ait *logos*, discours logique, expression de la Raison. Pour qu'il y ait des citoyens capables de participer à l'édification des lois et à leur application, il faut que leur niveau linguistique soit suffisamment clair, élaboré et correct. Dans nos sociétés qui ne sont plus démocratiques depuis longtemps, si elles l'ont d'ailleurs jamais été, on pouvait au moins espérer que le petit nombre qui se destinait à la gestion des affaires publiques maintînt un rapport à la langue qui dise un certain état de la civilisation. On pouvait encore en avoir le sentiment quand, par exemple, André Malraux était interpellé à l'Assemblée, en 1966, à propos du scandale des *Paravents* de Jean Genet, et qu'il répondait au débotté en citant pêle-mêle Goya, Baudelaire, le retable de Grünewald, Shakespeare et Claudel, lançant notamment : « La liberté, mesdames, messieurs, n'a pas toujours les mains propres ; mais quand elle n'a pas les mains propres, avant de la passer par la fenêtre, il faut y regarder à deux fois. »

Bien sûr, c'est un peu ridicule. Bien sûr, il y a de l'emphase dans tout cela. Mais c'est aussi fort bien dit, et tout à fait correctement. Aussi je me prends parfois à rêver, lorsque je m'apprête à affronter une nouvelle journée où la langue française, ma langue, je le sais déjà, va subir toutes sortes d'assauts et d'agressions. Et ce rêve n'a rien d'idéaliste, ni de sottement conservateur : car, pour qu'une communauté politique soit viable, il faut que sa langue lui permette d'agir sur le monde. Je ne crois ni dans la pérennité d'un pouvoir inculte ni dans les bouleversements promis par des révolutionnaires analphabètes. Réapprendre à parler français, ce n'est donc pas, à mes yeux, qu'une question de décence, de courtoisie ou de civilisation. C'est une question d'insoumission politique. ■